

CHAPITRE 1

Gentlemen cambrioleurs

Zombiman, le justicier d'outre-tombe. Sur la façade du Cinéplex se succèdent une série d'affiches des films à venir. Ça fait plus de dix minutes que Jules et moi nous pâmons devant celle de *Zombiman*, un film d'action et d'horreur qui sort dans deux jours. À moins que le ciel nous tombe sur la tête – et encore! –, je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher d'assister à la toute première représentation, en matinée.

– Cette affiche est trop cool, je la veux dans ma chambre! jubile Jules Grenier, mon meilleur ami.

Debout à côté de sa pierre tombale, un mort-vivant à la figure ravagée nous dévisage avec un subtil sourire en coin à la Joconde (mais en moins joli), l'air de dire: «Ça va barder.» Derrière lui, dispersés dans le cimetière, se tiennent une poignée d'autres personnages, bien vivants ceux-là, sans doute des amis ou des membres de

la famille du revenant. En bas de l'affiche, on peut lire : *Rick Goodlife est Zombiman, le superdéfunt qui sauve des vies.*

– Parlant de Zombiman, murmure Jules, le voilà qui s'amène...

Un clochard chaudement vêtu pour la saison estivale – il doit bien porter trois épaisseurs de vêtements ! – marche dans notre direction tout en rappelant son chien à l'ordre. Le problème, c'est qu'il n'a pas de chien.

Jules et moi le regardons passer devant nous, mystifiés. L'itinérant ne nous accorde pas la moindre attention, comme si c'était nous – et non son animal – qui étions invisibles.

– Combien de fois t'ai-je dit de ne pas lécher les déchets par terre, hein ? jappe Roger Maboule, sans-abri bien connu dans le quartier. C'est pas du bon miam-miam, tu m'entends ? Si tu continues, je vais être obligé de te laver la langue avec du savon!...

Jules pouffe. Trois secondes plus tard, emporté par la vague de son fou rire, c'est à mon tour d'exploser.

– Comment peut-on être assez cinglé pour parler à un chien qui n'existe pas, en public en plus ? s'étonne Jules avec un reste d'hilarité.

– On ne l'appelle pas Maboule pour rien. La boule, ça fait longtemps qu'il l'a perdue ! Une fois, ma mère lui a donné un biscuit en précisant que c'était pour son chien. Il était tellement reconnaissant qu'il lui a fait un baisemain pour la remercier.

Jules et moi continuons de flâner dans le quartier. Deux coins de rue plus loin, une voiture de police passe en trombe, sirène hurlante et gyrophares en alerte.

– Hé ! C'est mon oncle qui est au volant ! je m'écrie, surpris de le voir dans le feu de l'action.

À défaut d'avoir mieux à faire, Jules et moi décidons d'un commun accord de prendre l'auto-patrouille en chasse, même si, à pied, nos chances de la rattraper sont

plutôt faibles, pour ne pas dire nulles. Apparemment, c'est notre jour de chance, car après dix minutes de course, je repère deux véhicules de la Sûreté du Québec devant le dépanneur Painchaud.

Un agent tient les curieux, tels que Jules et moi, à bonne distance du lieu du crime. La vitrine du commerce a été fracassée. Une myriade de morceaux de verre jonchent une partie du trottoir. À l'intérieur, Jean-Guy, calepin à la main, interroge monsieur Painchaud, qui tente d'arracher les quelques rares cheveux qui lui restent.

Le rôle du policier va à la perfection à Jean-Guy Paradis. Il a le physique de l'emploi. Je ne peux pas en dire autant de mon père, prof de philosophie au cégep, qui a l'air d'un minus à côté de son frère cadet.

Je regarde la scène avec l'impression exaltante de me trouver dans un feuilleton-télé. Quelques minutes plus tard, tandis que le sergent Paradis regagne son véhicule, je l'interpelle, la main en

l'air. Il vient à ma rencontre et, sans même que j'aie besoin de le lui demander, il me raconte ce qui s'est passé.

– Deux individus masqués ont dévalisé le dépanneur. Ils ont pris de l'argent et une caisse de bière. Pour marquer le coup, l'un d'eux a lancé une bouteille dans la vitrine. Des gens sympas, quoi! déclare mon oncle, sérieux comme un pape, sans laisser entrevoir la moindre trace d'ironie. Tout ça pour même pas 100 dollars! renchérit-il en levant les yeux au ciel. Les deux «gentlemen cambrioleurs» (il mime les guillemets avec ses doigts) ont pris la fuite à bord d'une grosse voiture familiale de couleur marron, un vieux modèle des années 1980. Une Chrysler Lebaron, d'après monsieur Painchaud. Par le plus grand des hasards, auriez-vous vu une auto qui correspond à cette description?

Jules et moi échangeons un regard incertain tout en fouillant notre mémoire. D'une mine désolée, je fais signe que non.

– Parlant de voiture, tes parents sont-ils propriétaires d'une nouvelle auto?

– Ils sont justement partis la chercher. Dire qu'on est passés à deux doigts d'avoir une table de billard! dis-je avec regret.

Chaque été, la famille s'offre une grosse gâterie. L'an dernier, c'était une piscine hors terre. Cette année, après de longs pourparlers entre mes parents, mon frère, ma sœur et moi, il a été décrété que nous ferions l'acquisition d'une automobile flambant neuve.

– Tu sais, Mathieu, quand une voiture est bonne pour la ferraille, c'est signe qu'il est temps d'en avoir une nouvelle, me fait remarquer mon oncle.

Je lui accorde raison, notre auto avait mauvaise mine. Le garagiste a affirmé que le moteur pouvait rendre l'âme à tout moment.

Après m'avoir prié de saluer son grand frère et sa belle-sœur de sa part, Jean-Guy retourne dans son véhicule.

– Cool, ton oncle, dit Jules, les yeux rivés sur l'auto de police.

– Ce n'est pas un type souriant, mais à part ça, oui, dans son genre, il est assez cool.



En fin de compte, l'après-midi s'avère riche en rencontres inusitées.

Avec la chaleur accablante de ce jour de canicule, Jules propose de nous rafraîchir le gosier avec une friandise glacée. Monsieur Painchaud étant occupé à faire disparaître les restes de sa vitrine dans une boîte en carton, on décide d'aller dans un autre dépanneur, un peu plus loin. J'opte pour un smoothie à la framboise et Jules pour une barre glacée à la vanille enrobée de chocolat. Au moment où je m'apprête à pousser la porte pour sortir, celle-ci s'ouvre comme par enchantement et une fille manque de me rentrer dedans.

– J'en reviens pas! s'exclame-t-elle, plaquant sa main contre sa bouche entrouverte. Tu t'es COUPÉ LES CHEVEUX!?

Je suis trop subjugué par la beauté renversante de cette fille à la chevelure dorée et au teint basané pour comprendre ce qui se passe. Elle s'approche, un sourire coquin au coin des lèvres. Intimidé, je recule d'un pas. En m'observant de plus près, la belle fronce les sourcils, perplexe.

– Thomas ? prononce-t-elle avec une flopée de points d'interrogation dans la voix.

– Non, Mathieu. Thomas, c'est mon frère. Mon grand frère, pour être exact. Il a 14 ans lui aussi, mais il est né 22 minutes avant moi, dis-je sur un ton monocorde.

La surprise passée, la fille inspecte mon visage sous toutes les coutures, sans une once de gêne, comme si j'étais un oiseau rare ou une bête de foire.

Tout à coup, l'étrangeté de la situation la fait éclater de rire.

– Mais Thomas ne m'a jamais parlé d'un frère jumeau !

– C'est parce qu'il n'aime pas l'idée d'avoir un double de lui-même. Monsieur

Thomas aurait préféré être unique ! je répons avec une pointe d'amertume.

J'adresse à l'amie de mon frère un sourire aussi glacial que ma boisson, puis décampe à grandes enjambées.

Jules me rejoint une trentaine de mètres plus loin.

– Quand elle s'est approchée de toi au début, j'ai cru qu'elle allait t'en coller un sur les lèvres, avoue-t-il sans camoufler son excitation.

Mon camarade et moi ne fichons pas grand-chose de notre été. On erre, on galère, on traîne. On passe l'été de nos 14 ans à rêver éveillés, en espérant trouver l'aventure au bout de la rue, ou mieux encore, en espérant qu'une fille belle à crever tombe du ciel pour atterrir directement dans nos bras (sans que ni lui ni moi levions le petit doigt pour en approcher une !). Alors, forcément, cette rencontre crée l'événement.

– Wow ! Tu as vu comme elle était mignonne, cette fille ! s'exclame-t-il, tout

en émoi (à peine si un filet de bave ne s'échappe pas de sa bouche). Comment il fait, ton frère, pour fréquenter des déesses pareilles ?

Mon ami désespère de se faire une blonde. À vrai dire, il est plutôt beau garçon avec ses cheveux blonds, mais il est petit. Pas nain, mais pas loin. Pauvre lui, avec sa tête en moins, les filles ne le remarquent pas.

Eh bien, moi non plus, elles ne me remarquent pas et c'est à se demander pourquoi. Pourquoi Thomas a tant de succès avec les filles alors que moi, son jumeau, sa réplique parfaite, je suis invisible à leurs yeux ?

En vérité, je sais très bien pourquoi. Mon frère est plus dégourdi, plus sociable, plus futé aussi. Même s'il étudie deux fois moins, ses résultats scolaires sont nettement supérieurs aux miens. Sans parler de ses dons innés de musicien. Parfois, je me dis que Thomas est une version de moi améliorée.

– C'est quand même étonnant que ton frère ne lui ait jamais parlé de toi. Et lui, t'a-t-il déjà parlé d'elle ?

– Penses-tu ! Ça fait un bail que Thomas ne me tient plus au courant de sa vie privée.

Avant, nous étions les « jumeaux Paradis », tandem indissociable. Mais le passage du primaire au secondaire a modifié notre relation. Thomas a voulu fréquenter une autre école, un collège privé spécialisé en musique. Il en avait peut-être marre d'être deux. Marre que je le suive partout comme son ombre. Il me tient à l'écart de sa vie pour vivre pleinement la sienne. Avec papa et maman aussi, il est distant, et même parfois bête comme ses pieds. Symptômes typiques de la crise d'adolescence !

Jules comprend ma frustration.

– T'en fais pas, Mat. Les filles craquent pour les musiciens, c'est connu. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai commencé à prendre des cours de harpe, ajoute-t-il, pince-sans-rire.



Jules et moi terminons l'après-midi dans notre repaire habituel, un bâtiment en ruine qui fut jadis une gare ferroviaire et qui sert aujourd'hui d'atelier clandestin pour les graffiteurs de tout poil. Mon compagnon se lance dans une histoire abracadabrante de robots vampires malveillants. Je l'écoute délirer d'une oreille seulement, obnubilé par la belle amie de Thomas, dont j'ignore le nom.

Après avoir convenu avec Jules de passer la soirée à visionner des DVD dans mon sous-sol, je lui lance un « À tantôt » et je rentre au bercail en traînant de la patte, en proie à une certaine mélancolie, voire un sentiment de jalousie. Thomas le pro de la guitare. Thomas le charmeur de ces dames. Thomas ceci, Thomas cela...

Lorsque la maison apparaît dans mon champ de vision, je remarque une nouvelle voiture dans la cour. Pas celle qu'ont ramenée mes parents, mais une auto de police. Je reconnais la carrure de Jean-Guy

qui poireaute devant la porte d'entrée. Je le hèle en agitant le bras bien haut. Sans doute est-il venu m'annoncer que lui et ses coéquipiers ont réussi à mettre la main sur les deux gentlemen cambrioleurs – comme il dit. En voyant son visage, je comprends qu'il s'agit plutôt d'une mauvaise nouvelle.

Il tente de balbutier quelques mots, mais ceux-ci restent coincés dans sa gorge. Les traits crispés de sa figure se tordent alors en une effroyable grimace, puis ses épaules s'affaissent et il éclate en sanglots. Mon oncle, le héros de la famille, ce cowboy des temps modernes, n'est plus qu'une pâte molle à ramasser à la petite cuillère. Mais qu'est-il arrivé pour qu'il se mette dans un tel état? Tout à coup, je me sens mal, comme si un insecte géant s'était logé au creux de mon ventre et me dévorait les tripes. Je ne suis pas sûr de vouloir savoir ce qui s'est passé.

À défaut d'être capable de m'expliquer, Jean-Guy me serre dans ses bras, si fort que je crains qu'il me fracture une côte.

Une éternité plus tard, il relâche son étreinte, essuie du revers de la main son visage inondé de larmes, puis me regarde dans le blanc des yeux. Alors que je me perds dans son regard immensément triste, le monde autour de moi se met à tanguer, comme si la terre ferme s'était transformée en une mer houleuse et agitée. Des mots terribles s'échappent de sa bouche. Des mots comme « collision », « aucun survivant ». Des bouts de phrases à glacer le sang tels que « les secours n'ont rien pu faire », « quelle horrible tragédie ».

Je ne sais plus quoi penser. Je ne sais plus comment penser. Un brouillard épais s'infiltré dans mon cerveau. Ma matière grise n'est plus qu'un banc de brume stagnante qui m'empêche de réfléchir.

En rentrant dans la maison, je dois m'appuyer contre le mur du vestibule pour ne pas m'écrouler. Je titube à la façon d'un ivrogne. Dans la cuisine, mon regard croise le portrait de famille collé sur le frigo. Je m'y cramponne comme à une bouée de secours. Au centre, Fannie,

huit ans, avec ses deux nattes qui lui descendent jusqu'au bas du dos et son sourire d'ange, entourée de ses grands frères ados, Thomas, qui regarde l'objectif sans se donner la peine de sourire, et moi, qui déploie un sourire forcé me donnant l'air d'un parfait abruti. Derrière, Viviane et Maurice, enlacés, l'œil rieur. Toute ma famille est là, mais plus pour longtemps. Leur visage s'efface peu à peu, comme si le brouillard dans mon cerveau se propageait maintenant sur la photo.

Pris de vertige, je perds pied, ou je tourne de l'œil, ou les deux.

Je ne me souviens pas d'être tombé.